

Le
PAPILLON,

Feuille des salons et de l'entr'acte.



ARTS, POÉSIE, NOUVELLES, THÉÂTRES, MÔDES, ANNONCES.

Parmi les vers et les couronnes jettés à Nourrit, il s'est glissé plus d'un hommage à notre *Prima-donna*; elle s'en était rendue bien digne par le talent et le zèle qu'elle à mis dans tout le cours des représentations de Nourrit. Voici sous la forme gracieuse de l'apologue, un juste tribut d'admiration qui a dû être d'autant plus doux à M^{me} Derancourt qu'il vient d'un artiste, et comme elle d'un artiste de talent. M. Valmore, après avoir fêté Nourrit, ne pouvait oublier celle qui l'avait si bien secondé. Écoutez son apologue.

A M^{me} Derancourt.

Curieuse du monde, errante à l'aventure,
Une jeune ame avait glissé des cieux ;
Mais à peine flottante au sein de la nature,
Elle pleura son séjour radieux.
Près d'atteindre la terre et de larmes baignée,
De ciel découronnée,
Elle aperçoit venir l'ange aimé du pardon
Pieusement chargé du plus sublime don,
Qu'offre à Dieu par ses mains la pitié qui supplie :
Le souffle résigné d'une innocente vie !
Elle veut fuir... Mais lui, touché de sa douleur,
L'arrête de son aile : Ecoute-moi, ma sœur :
Au repentir que ta foi s'abandonne :
Même à l'ingrat le ciel pardonne ;

Va donc plaider ta cause en ce séjour d'effroi ;
 Va chercher une forme et si pure et si belle,
 Qu'elle te rouvre un jour notre porte immortelle ;
 Nous t'attendrons, ma sœur, et nous prîrons pour toi !
 Un bel enfant naquit, et, c'était vous, Madame !
 Dans votre frais berceau se blottit la jeune ame ;
 Elle ne pleurait plus !... de nouveaux jours de miel
 S'annonçaient dans vos yeux colorés par le ciel.
 Ardente à le fléchir, cette ame pèlerine
 Choisit pour s'abriter votre blanche poitrine,
 Voile pur d'où s'exhale en sons mélodieux,
 Des accents dont le charme est tout mystérieux !
 Oui, sous ces chants empreints d'une pudique flamme,
 Echappant chaque soir à vos lèvres de femme,
 On sent vibrer l'espoir que l'éternel un jour,
 Doit lui rendre son vol vers son premier séjour !

VALMORE.

Une compensation était due à Nourrit pour tout le plaisir que nous lui devons. Madame Valmore a payé notre dette en acquittant la sienne. Car, brisée qu'elle était par tant d'émotions, elle devait plus que tout autre avoir besoin d'exprimer ce qu'elle avait éprouvé et senti devant ce talent, le premier de notre époque. Après avoir chanté, il restait à Nourrit d'être chanté par M^{me} Valmore. Aussi a-t-il lu ce poétique hommage à travers des larmes, de bien douces larmes. Nous avons été assez heureux pour dérober cette page à l'amitié, et nous livrons notre indiscretion au public. Il nous en saura gré. Que M^{me} Valmore et Nourrit nous le pardonnent !

ADOLPHE NOURRIT A LYON.

Perdue et solitaire au milieu de la foule
 Que ton timbre appelait comme un fleuve qui roule,
 Pour ce peuple orageux dont le flot se taisait,
 Je priais dans mon ame, et mon ame disait :
 Pourtant, mon Dieu, ce monde est plein de belles choses !
 Jamais de votre amour les ailes ne sont closes ;
 Attentif et penché sur vos enfans en pleurs,
 Vous leur semez toujours de l'espoir et des fleurs !

Vous soufflez à leur soif ce limpide génie
 Qui porte dans son sein vos tables d'harmonie :
 O mon Dieu ! vous parlez quand il chante, et souvent
 On vous écoute au fond de ces notes plaintives ,
 Que l'on entend rouler comme les feuilles vives
 Qu'éparpille un grand chêne en frémissant au vent !
 Oui, comme votre haleine, à travers le feuillage,
 Comme un parfum trempé dans la brise des bois ,
 Comme l'hymne d'un ange égayant son voyage,
 Le soir, dans nos échos tombe sa jeune voix,
 Sonore, sensible, profonde,
 Plus fraîche, plus souple que l'onde,
 Versant sur les vains bruits du jour
 Ses rythmes ruisselans d'amour !

Dans sa grâce Napolitaine,
 Vibrante sous vos doigts, c'est l'eau d'une fontaine
 Qui perle son cristal en égarant ses flots ;
 C'est du ramier brûlant les savoureux sanglots ;
 C'est d'un ciel entr'ouvert la promesse lointaine ;
 Des cris de liberté forts à briser des fers,
 A soulever un monde, à créer des armées,
 A chasser des tyrans les ames alarmées,
 Jusqu'aux Vésuves des enfers.

Et cette belle image, indécise, inconstante,
 Qui dit : je ris... je pleure... et je doute et je crois...
 Des peuples haletans est-ce l'ombre flottante
 Qui roule autour de la croix ?
 Mélodieux tourment ! Sombre ou brillante étoile,
 Esquif humain battu sous une double voile,
 Ame en peine volée aux mains de son auteur,
 Et criant sur l'abîme : « à moi ! mon créateur ! »
 Oh ! dans sa grande voix c'est la terre qui prie,
 Qui baigne ta pitié des pleurs des malheureux,
 Qui rallume sa foi pour l'épancher sur eux :
 Fais-le content ! mais laisse à ses chants douloureux
 Le charme des vrais pleurs et la force attendrie
 Qui traduit l'homme triste et fait monter vers toi
 Toute une ame qu'il brûle et qu'il entraîne à soi !

M^{me} VALMORE.

LES DEUX AERONAUTES.

Un lieutenant d'infanterie qu'on venait de destituer pour dettes, ne sachant comment gagner sa vie, vendit un jour ses hardes, acheta du papier, des cordes, construisit un ballon, convoqua les habitans de la ville voisine de son pays natal, et prit résolument son essor vers la haute région.

Quand Marseille tremblotante ne lui apparut plus qu'à travers un voile vaporeux, il se leva, jeta dans l'abîme un regard intrépide et aussitôt.... s'y précipita... Sublime audace!

Malheureusement son parachute, œuvre imparfaite de l'inexpérience, ne put se déployer qu'au bout de quelques secondes, en sorte qu'il était à demi-mort quand il atteignit les toits de la ville. Là, l'air ne pouvant plus le soutenir, il subit en partie le sort d'Icare, et comme un aigle foudroyé, il tomba dans la rue.

On court à lui : com me il est pâle! est-il mort? Non, il rouvre les yeux...

La peau grasse et brune, les cheveux noirs et luisans, être enthousiaste et colère; du punch, du bruit, des femmes, du sang!

Il était donc encore de ce monde, de ce monde où l'on boit, où l'on se bat, bonheur!!

Mais aussi; c'est qu'il était né dans cette partie de la Provence où la haine est sans pitié; où l'amour est sans tendresse; dans ces gorges brûlantes où croissent un à un, sur les rochers à pic, des pins à tête ronde, semblables à des turbans penchés aux créneaux d'une citadelle; c'est qu'au bruit du grelot fêlé des chèvres qu'il suivait parmi les oliviers rabougris et les aloés, il avait passé sa misérable enfance au milieu des coups et des privations.

— Les chiens! dit-il en se mordant le poing, ils ont osé



dire que c'était un coup de désespoir ! Eh bien ! aujourd'hui que j'ai de l'argent, je veux recommencer, il faudra bien qu'ils conviennent que j'ai du cœur.

Et le voilà à l'œuvre, voilà le ballon fait, voilà le peuple assemblé. — Il va, lui, monter dans la nacelle. — Un moment, lui dit un jeune homme élégamment vêtu, cent écus de cette place, et emmenez-moi avec vous. — Volontiers, répondit le lieutenant, mais j'ai besoin de deux minutes pour quelques arrangemens. — Soit, reprit l'autre.

C'était un bel adolescent, aux cheveux blonds et bouclés, svelte, gracieux, aux mouvemens lents et souples. — Il s'enveloppa d'un manteau, et l'on eût dit qu'il enferma sous les mêmes plis la joyeuse audace et la bonne fortune. Sa patrie était la Bresse, province qui, avec ses mille étangs et ses saules épars, toujours battus du vent, ressemble à une veuve échevelée, dont le beau visage serait couvert de larmes.

— Etes-vous prêt ! dit le lieutenant.

— Oui.

— En ce cas, mettez-vous là.

Ils s'assient, on coupe les cordes, et les voilà partis.

Ils montent, ils montent.

Bientôt la foule qu'ils viennent de quitter ne leur semble plus qu'une fourmilière. — Mais alors le jeune homme, visiblement effrayé, devint pâle, plus de rires, plus de bons mots, deux traces bleuâtres se dessinent sous ses yeux.

— Diable ! lui dit son compagnon, n'allez pas vous trouver mal, au moins ; il y va de notre salut, songez à garder l'équilibre, autrement nous pourrions chavirer ; car comme vous le voyez, je n'ai suspendu cette nacelle qu'avec quatre cordes. — Les autres en mettent seize.

Le jeune homme devint encore plus pâle.

LE LIEUTENANT. — Ah ça, soyez raisonnable, tâchez de vous distraire, tenez, regardez là-bas, c'est Marseille, avec

ses toits rouges, pas plus grosse d'ici qu'un tas de briques! — et la mer! est-ce là un beau spectacle? — Ces points noirs, ce sont pourtant des vaisseaux!

LE JEUNE HOMME. — J'ai froid, j'ai bien froid.

LE LIEUTENANT. — Nous leur semblons, maintenant, comme une pauvre alumette montant le long d'un rayon de soleil.

LE JEUNE HOMME. — La tête me tourne.

LE LIEUTENANT. — Du courage, morbleu! allons, voulez-vous manger une tranche de gigot?

LE JEUNE HOMME. — Non.

LE LIEUTENANT. — Remarquez qu'il a bonne mine.

LE JEUNE HOMME. — C'est du... gigot?

LE LIEUTENANT. — Du gigot.

LE JEUNE HOMME. — J'aimerais mieux du bouillon.

A ce mot bouillon, le lieutenant fit entendre de si bruyans éclats de rire, et ce rire fut accompagné de tant de contorsions, de tant de trépignemens, que le jeune homme se crut perdu.

— Vous allez nous faire chavirer, s'écriait-il; au nom de Dieu, prenez garde.

Et il serrait de chaque main, avec une force incroyable, les bords de la nacelle.

— Mais aussi, lui dit le lieutenant, où allez-vous chercher ces idées-là? du bouillon dans un ballon! ah! ah! ah! un consommé? ah! ah! ah! bien chaud..., garçon, bien chaud..., j'en pleure!

— Et moi, reprit le jeune homme, je grelotte; descendons, descendons, et cent écus de plus.

Ils descendirent.

Marseille a de beaux quais blancs et des places ombragées de platanes... Sous ces quais, sous ces feuilles lustrées, semblables à des éventails verts, le peuple avec des étincelles dans les yeux et des gestes animés, parla long-temps de l'audace et du sang-froid du jeune homme; de l'audace et du sang-froid de l'autre, il n'a jamais parlé.

Le premier était riche et beau, le lieutenant était pauvre et laid.
Le capitaine d'ARPEMENTIGNY.

Extrait d'un ouvrage sous presse, intitulé : A L'OMBRE ET AU SOLEIL.

*
—

GRAND-THEATRE.

NOS ADIEUX A NOURRIT.

Samedi, entre minuit et onze heures, la malle-poste a emporté loin de nous le talent qui depuis un mois est pour notre population le mobile des plus vives jouissances. A l'heure où vous lirez ces lignes, chaque moment jettera un espace de plus entre Nourrit et la scène lyonnaise, qui commence un douloureux veuvage dont nous désirerions vivement limiter la longueur. Ce serait une consolation dans nos regrets. Il part, chargé de couronnes et de vers, tribut de l'admiration la plus unanime, la plus enthousiaste que les annales de notre scène aient signalée depuis long-temps.

Hier soir les échos du Gymnase ont redit le chant du cygne. A mon confrère de ce théâtre le plaisir de raconter les détails de cette solennité. Je dois me contenter de vous apprendre que dans *Robert-le-Diable*, joué pour la quatrième fois, il a été admirable, divin, sublime. Le cinquième acte surtout n'avait jamais été aussi déchirant. L'impression en a été telle, que la salle entière s'est soulevée d'admiration et a redemandé Nourrit à grands cris. Nourrit est venu recevoir nos adieux et nos applaudissements. Merci donc à lui de nous avoir révélé Masaniello, Néoclès, Robert, Guillaume, dans leur nature si opposée. Merci de nous avoir appris à connaître et à admirer le cinquième acte du chef-d'œuvre de Meyer-Beer, avant lui si froid et si mal rendu, pendant lequel le public parlait comme à l'approche du couplet final d'un vaudeville. Merci encore pour les traditions de bon goût et de saine

méthode pour cette habitude de chaleureuse et naturelle exécution, laissée à notre scène, et qui ne manqueront pas de nous procurer nos plaisirs futurs.

LUDOW.

Hier, à onze heures du soir, un épicier domicilié rue Gentil, n° 5, revenant, avec sa femme, du spectacle, prit la précaution de rentrer dans son magasin pour y éteindre un bec de quinquet qu'il se rappelait avoir laissé allumé. Qu'on juge de sa stupéfaction en apercevant la moitié inférieure du corps d'un homme, suspendue en l'air. Il eut cependant la présence d'esprit de saisir cet homme par les deux jambes, et comme il faisait de grands efforts pour lui échapper, il le menaça de les lui couper, s'il ne descendait pas. En même temps, la femme de l'épicier appelait au secours, et les voisins s'empressaient d'accourir à son aide. L'individu qui avait été surpris dans la posture décrite plus haut, fut alors contraint de se rendre à merci. On s'assura de sa personne, puis le commissaire de police, qu'on était allé chercher, étant survenu, on procéda à des recherches qui ne tardèrent pas à faire connaître que l'homme saisi n'était autre qu'un maçon habitant le premier étage au-dessus de la boutique, lequel ayant découvert, dans le plancher, l'existence d'une trappe dont on ne se servait plus depuis long-temps, l'avait rouverte pour se procurer la facilité de faire, de temps à autres, des descentes de lieux chez son voisin du rez-de-chaussée. Il ne revenait jamais de ces exercices les mains vides ; tantôt c'était un pain de sucre, tantôt une bande de savon, une autre fois du poivre, du café, de l'huile qu'il faisait passer du rez-de-chaussé au premier étage. Aussi avait-il transformé son appartement en une véritable succursale du magasin ; et non content d'approvisionner l'un aux dépens de l'autre, il faisait encore concurrence au pauvre épicier, en vendant pour 18 sous, sans papier, la livre du sucre que celui-ci vendait 20 sous, avec son enveloppe. Il n'y mettait, du reste, pas de mystère, et donnait pour motif de son commerce, qu'il avait reçu en paiement d'un épicier en gros pour lequel il avait travaillé, un assortiment de marchandises. Ce qui n'est pas le moins plaisant dans cette aventure, c'est que l'épicier avait été le prédécesseur du maçon dans l'appartement du 1^{er} ; qu'il l'avait ensuite quitté pour se loger au 3^{me}, et que jamais il ne s'était douté de l'existence de la trappe en question.

Le voleur a, comme on pense bien, été arrêté et probablement l'instruction de son affaire n'exigera ni beaucoup de temps, ni beaucoup d'investigations.